



Représentations des personnes trans et non binaires dans une population étudiante postsecondaire rencontrée par le GRIS-Montréal

Aimé Cloutier

GRIS-Montréal
aime.cloutier@gris.ca

Amélie Charbonneau

GRIS-Montréal
amelie.charbonneau@gris.ca

Kévin Lavoie

Université Laval et GRIS-Montréal
kevin.lavoie@tsc.ulaval.ca

Gabrielle Richard

Université de Paris-Est Créteil
gab.richard@gmail.com

Julien Plante-Hébert

Université du Québec à Montréal et GRIS-Montréal
plante-hebert.julien@uqam.ca

Élias Daigle

Université de Moncton et GRIS-Acadie
epfdaigle@gmail.com

Mathilde Baril-Jannard

Université McGill et GRIS-Montréal
mathilde.baril-jannard@mail.mcgill.ca

Marie Houzeau

GRIS-Montréal
marie.houzeau@gris.ca

Olivier Vallerand

Université de Montréal et GRIS-Montréal
olivier.vallerand@gris.ca

Résumé

Le GRIS-Montréal est un organisme communautaire qui intervient par le témoignage dans une diversité de milieux, notamment scolaires, afin de démystifier les orientations sexuelles ainsi que les identités trans et non binaires. Lors de ses interventions, l'organisme recueille par questionnaire des données qui sont ici analysées afin de dégager les représentations de jeunes adultes étudiant au collégial ou à l'université concernant les personnes trans et non binaires (TNB). La présente étude s'appuie sur une analyse qualitative thématique des réponses à court développement issues de 689 questionnaires. Les résultats s'articulent autour de trois volets, soit 1) les définitions offertes à propos des personnes TNB comme révélatrices du niveau de compréhension des jeunes adultes; 2) les attitudes à leur endroit, qui témoignent d'une variété de postures à l'égard de la pluralité des genres et 3) les représentations des jeunes adultes, où les réalités des personnes trans sont ancrées plus particulièrement dans des dimensions liées au corps et à l'idée de passage (devenir), tandis que celles des personnes non binaires sont plutôt associées à la notion d'identité.

Mots-clés : transgenre, non-binaire, représentations, attitudes, jeunes adultes

Discursive Representations of Trans and Non-Binary People Among Post-secondary Students Who Participated in GRIS-Montréal Workshops

Abstract

GRIS-Montreal is a community organization that demystifies sexual orientation, as well as trans and non-binary (TNB) identities, through the sharing of personal accounts in a variety of settings, including educational institutions. Drawing on data gathered through questionnaires distributed at the organization's workshops, this article analyzes how young adults studying at college or university perceive TNB people. Based on a qualitative thematic analysis of short-form responses from 689 questionnaires, the results address three main questions: (1) how questionnaire respondents defined TNB people and what this says about young people's level of understanding; (2) how youth attitudes regarding TNB people reflect a range of stances towards gender plurality; and (3) how young adults' representations of trans people's experiences tend to be rooted in body-related aspects and the idea of transition (becoming), whereas their representations of non-binary people tend to be rooted in notions of identity.

Keywords: transgender, non-binary, representations, attitudes, young adults

Pour citer cet article : Cloutier, A., Charbonneau, K. Lavoie, G. Richard, J. Plante-Hébert, É. Daigle, M. Baril-Jannard, M. Houzeau et O. Vallerand (2024). Représentations des personnes trans et non binaires dans une population étudiante postsecondaire rencontrée par le GRIS-Montréal. *Revue Jeunes et Société*, 7 (2), 36-57. <https://rjs.inrs.ca/index.php/rjs/article/view/308/189>

1. Introduction

Le passage à la vie adulte est considéré comme une étape charnière du développement humain, marqué par des changements : le départ de la résidence familiale, la fin des études, l'entrée sur le marché du travail, la mise en couple et l'accès à la parentalité (Arnett, 2000). La personne acquiert une forme d'individualité qui s'actualise notamment par des attitudes et des prises de décisions selon ses valeurs et ses croyances. Ces changements provoquent une évolution des attentes et des rôles associés au développement de l'autonomie affective, résidentielle et financière. La construction identitaire est au cœur de ces transformations dans la vie des jeunes adultes (Cooper, 2011).

Le processus de construction identitaire est influencé par plusieurs éléments, dont le soutien familial et la qualité des relations avec les pairs (Goyette, 2010). Il implique aussi un accès à des modèles relationnels et à des représentations permettant de se projeter dans l'avenir et de se définir, notamment sur le plan du genre et de la sexualité (Villatte, Marcotte et Marcotte, 2019). Ces deux facettes identitaires sont façonnées par des normes de genre, c'est-à-dire des attentes sociales et culturelles qui affectent les personnes de manière différenciée en fonction de leur sexe assigné à la naissance (Richard, 2018) et qui contribuent à établir ce qui est considéré comme normal sur le plan des corps, des comportements et des identités, confinant à la marge certains parcours de vie tels que ceux vécus par les jeunes de la diversité sexuelle et de genre (Lavoie et Richard, 2021). Si les expériences des personnes lesbiennes, gaies et bisexuelles (LGB) et de leurs proches font déjà l'objet d'une attention soutenue, tant sur le plan social que scientifique (Villatte, Marcotte, Aimé et Marcotte, 2017), celles des personnes trans et non binaires (TNB) demeurent peu reconnues.

Cet article vise à documenter le point de vue des jeunes adultes sur les identités de genre afin de mieux documenter le contexte social dans lequel les jeunes adultes TNB construisent leur identité. Il s'appuie sur le travail du GRIS-Montréal, un organisme communautaire ayant pour mission de favoriser une meilleure connaissance de la diversité sexuelle et de genre et de faciliter l'intégration des personnes LGBT dans la société. Depuis 1994, l'organisme a développé une méthode d'intervention basée sur le témoignage de deux bénévoles dans un format interactif (Vallerand, Lavoie, Richard, Charbonneau, Rolland-Déry, Petit et Houzeau, 2019). L'organisme intervient dans des milieux diversifiés, dont les cégeps¹ et universités, et a ajouté un volet identités de genre à sa mission en 2019 (Vallerand, Lavoie, Lépine, Plante-Hébert, Baron, Corriveau-Branchaud, Lajeunesse, Charbonneau et Houzeau, 2021). Les données recueillies lors des interventions dans les établissements collégiaux et universitaires offrent un matériau riche et inédit pour cerner tant les attitudes que les représentations des jeunes adultes à l'égard des personnes TNB².

¹ Cégep est un acronyme pour collège d'enseignement général et professionnel, le premier niveau d'enseignement postsecondaire au Québec, où sont offerts des programmes soit préparatoires à l'université, soit techniques. On y accède vers 17 ans.

² Le GRIS-Montréal a ajouté la démythification des identités de genre trans et non binaires à sa mission en 2019.

Nous discuterons d'abord des réflexions récentes sur l'école comme lieu de mise en genre et en orientation sexuelle et son impact sur l'expérience des jeunes TNB. Nous explorerons ensuite les différents cadres conceptuels utilisés pour saisir l'adversité vécue par les jeunes de la diversité sexuelle et de genre. Finalement, nous articulerons nos résultats autour de trois volets : 1) les définitions offertes à propos des personnes TNB comme révélatrices du niveau de compréhension des jeunes adultes; 2) les attitudes à leur endroit, qui témoignent d'une variété de postures à l'égard de la pluralité des genres; 3) les représentations des jeunes adultes, où les réalités des personnes trans sont ancrées plus particulièrement dans des dimensions liées au corps et à l'idée de passage (devenir), tandis que celles des personnes non binaires sont plutôt associées à la notion d'identité.

2. L'école comme lieu de mise en genre et en orientation sexuelle

Richard (2019) présente l'école comme un lieu de « mise en genre et en orientation sexuelle », laquelle s'opère à la fois par la socialisation genrée entre pairs et par les interactions entre les élèves et le personnel enseignant, notamment via le curriculum. À ce propos, Richard (2015) évalue que « le curriculum scolaire formel [...] est hétéronormatif : non seulement valorise-t-il la conformité au genre, la complémentarité des sexes et la supériorité de l'hétérosexualité, mais il invisibilise les réalités qui s'émancipent de ces normes » (p. 3). Ce constat rejoint celui de Deschenaux, Pagé, Piazzesi, Pirotte et Fédération du Québec pour le planning des naissances (2018) : « aucune des recherches analysées [dans le cadre d'une méta-analyse sur les besoins des jeunes en matière d'éducation à la sexualité] ne mentionne la marginalisation des personnes asexuelles, trans, non binaires ou intersexes » (p. 38).

Des études menées au Québec et ailleurs au Canada révèlent que les jeunes TNB ont des conditions de vie difficiles, particulièrement en milieu scolaire (Chamberland, Émond, Julien, Otis, Ryan, Baril et Duchesne, 2011; Peter, Campbell et Taylor, 2021a, 2021b). Subissant à la fois de l'homophobie et de la transphobie, ces difficultés se répercutent sur leur bien-être général ainsi que sur leur santé physique et mentale. L'homophobie subie par les jeunes trans découlerait de la lecture de leur genre par autrui comme une manifestation d'homosexualité (Chamberland *et al.*, 2011), quoique la vaste majorité des jeunes TNB rapportent une orientation sexuelle autre qu'hétéro (Navarro, Johnstone, Newhook, Smith, Skelton, Prempeh, Lopez, Scheim et Bauer, 2021). Une transition de genre ou une identité trans expose néanmoins à des problèmes spécifiques, en particulier l'usage d'installations ségréguées selon le sexe ou le genre (Chamberland *et al.*, 2011).

Les jeunes trans sont à la fois la cible de la violence de pairs et d'attitudes négatives ou de négligence du personnel scolaire (Chamberland *et al.*, 2011). Les jeunes TNB rapportent plus de harcèlement verbal, d'exclusion, de cyberintimidation, de rumeurs méchantes à leur endroit, de vol ou de bris intentionnel de leurs effets personnels ainsi que de graffitis les concernant que les jeunes cisgenres, LGBTQ ou non (Peter *et al.*, 2021a). Une situation similaire se produit dans les universités canadiennes : les jeunes adultes

TNB y vivent plus de discrimination que leurs pairs cisgenres (Burczycka, 2020). Cette hostilité se répercute sur le sentiment de sécurité des jeunes TNB, du secondaire à l'université (Chamberland *et al.*, 2011; Peter *et al.*, 2021a, 2021b; Burczycka, 2020). Le plus préoccupant apparaît néanmoins dans le recul du sentiment de sécurité des jeunes TNB à l'école par rapport aux données récoltées dans une édition précédente du projet de Peter *et al.* (2021b), dix ans auparavant.

Les jeunes TNB se trouvent dans une situation précaire, tous contextes de vie considérés. Navarro *et al.* (2021) révèlent que chez les 991 jeunes TNB de 14 à 24 ans ayant participé à l'étude pancanadienne, 72 % ont subi du harcèlement verbal, 42 % du harcèlement sexuel, 37 % de l'intimidation ou des menaces physiques, 29 % une agression sexuelle et 18 % de la violence physique au cours des cinq années précédant la recherche. Aux États-Unis, on observe chez les jeunes TNB des risques accrus de pauvreté et d'itinérance, souvent liés à un rejet de la famille (Kates, Ranji, Beamesderfer, Salganicoff et Dawson, 2018). Un pourcentage de 68 % des jeunes de l'échantillon de Trans PULSE qualifient en outre leur santé mentale de « moyenne ou médiocre » (Navarro *et al.*, 2021). Maher, Landini, Emano, Knight, Lantz, Parrie, Pichler et Sever (2009) constatent des difficultés dans la formation d'une identité cohérente et dans le développement des relations interpersonnelles chez les jeunes TNB. Ces derniers présentent aussi un risque élevé de problèmes d'anxiété, de dépression, d'estime de soi, de détresse et d'abus de substances (James, Herman, Rankin, Keisling, Mottet et Anafi, 2016; Kates *et al.*, 2018; Liddle, Luzzo, Hauenstein et Schuck, 2004). Une proportion de 40 % des jeunes TNB ayant participé à l'étude de Trans PULSE ont envisagé le suicide au cours de l'année précédente et 9 % ont tenté de s'enlever la vie (Navarro *et al.*, 2021).

Les jeunes TNB du Canada représentent une population diversifiée et vulnérable sur plusieurs axes de rapports sociaux. Sur le plan de l'orientation sexuelle, 49 % de l'échantillon de Navarro *et al.* (2021) se déclare queer, 34 % bisexuel ou bisexuelle, 32 % pansexuel ou pansexuelle, 18 % asexuel ou asexuelle, 16 % gai, homosexuel ou homosexuelle, 11 % en questionnement ou dans l'incertitude, 10 % lesbienne, 5 % hétérosexuel ou hétérosexuelle et 3 % bispirituel ou bispirituelle. Une proportion importante des jeunes TNB ayant participé à l'enquête déclarent être en situation de handicap d'une ou de plusieurs façons : 49 % s'identifient comme « survivant-e de la psychiatrie, personne folle ou atteinte d'une maladie mentale », 38 % vivent avec une neurodivergence, 17 % vivent avec un handicap de nature non précisée, 17 % sont autistes et 16 % ont des douleurs chroniques, notamment (Navarro *et al.*, 2021). Par ailleurs, 57 % des jeunes TNB du même échantillon ont indiqué vivre dans un foyer à faibles revenus (Navarro *et al.*, 2021). Enfin, 11 % de l'échantillon de Navarro *et al.* (2021) se déclare autochtone au Canada et 15 % se déclare racisé.

Cette diversité de la jeune population TNB implique des inégalités devant les obstacles « ordinaires » ou à peu près universels liés à un parcours de transition. Il faut ensuite considérer les obstacles supplémentaires qui surgissent devant les jeunes TNB qui se trouvent en situation de désavantage sur plusieurs axes de rapports sociaux à la fois, par exemple ceux que rencontrent les jeunes *two-spirit* dans le système de santé (Ansloos,

Zantingh, Ward, McCormick et Bloom Siriwattakanon, 2021). Au-delà des problèmes d'accès aux services de santé ou du caractère inadapté de ceux-ci, les jeunes autochtones 2SLGBTQ sont à la fois plus à risque de vivre du harcèlement verbal en milieu scolaire que les jeunes autochtones cisgenres et hétéros d'une part, et que les jeunes 2SLGBTQ allochtones d'autre part (Peter *et al.*, 2021a), indiquant un effet dévastateur de l'imbrication des systèmes d'oppression. Cela remet en question l'idée même d'une catégorie homogène aux expériences et aux besoins similaires. Il est donc probable que lorsque l'on enquête sur les représentations des personnes TNB, cette diversité interne soit occultée, les caractéristiques non dominantes étant systématiquement reléguées au rang de spécificités et érigées en altérités.

3. Phobies, « -ismes » et normativités : quel cadre pour saisir l'adversité vécue par les jeunes de la diversité sexuelle et de genre?

Des générations successives d'activistes et de scientifiques ont développé plusieurs outils conceptuels pour nommer à la fois les attitudes individuelles négatives envers les personnes de la diversité sexuelle et de genre et les difficultés d'ordre plus systémique qu'elles rencontrent. Plusieurs termes coexistent actuellement pour pointer et décrire ce qui affecte négativement les personnes et les communautés de la diversité sexuelle et de genre.

Lorsqu'il est question d'orientation sexuelle, Bastien Charlebois (2011) relève trois concepts principaux : homophobie, hétérosexisme et hétéronormativité. Elle note les différences entre ces concepts, puis évalue leur portée respective. Le concept d'homophobie correspond uniquement aux actes les plus flagrants de violence et d'hostilité commis par des individus, alors que le concept d'hétérosexisme inclut les actes d'omission (p.ex. présomption d'hétérosexualité, silence, aspects idéologiques), les conditions structurelles (p. ex. lois) et les mécanismes de résistance (p. ex. prétention de discrimination des personnes hétérosexuelles). Enfin, le concept d'hétéronormativité permet d'identifier les actes performatifs et discursifs, par exemple les normes qui occultent les réalités LGBTQ+.

Sur l'axe de l'identité de genre, les concepts présentent une morphologie similaire à ceux développés sur l'axe de l'orientation sexuelle, leurs définitions s'en inspirant implicitement ou explicitement. Par exemple, on retrouve les concepts de transphobie, de cissexisme, de cisgenrisme, de *cisgenderism*, de cismaternité, de transmisogynie, de cisgenreternormativité et d'hétérocissexisme (Cloutier, 2018). Baril (2013) présente le concept de cisgenrisme comme un « néologisme, inspiré de termes tels que sexisme et racisme, qui désigne le système d'oppression dans lequel les personnes transgenres et transsexuelles sont dominées par les personnes cisgenres et cissexuelles » (p. 396-397). Ansara (2010), qui définit le *cisgenderism* comme :

les attitudes, les politiques et les pratiques individuelles, sociales et institutionnelles qui présument que les personnes qui ont une identité de genre non assignée sont inférieures, « contre nature » ou dérangées, et qui érigent les personnes avec des identités non assignées comme « l'effet devant être expliqué » [traduction libre] (p. 168),

introduit un élément structurel plus concret dans la définition, ainsi que l'idée d'un double standard dans l'évaluation de la légitimité et de la validité de l'identité de genre d'une personne. D'autres, comme Serano (2007), accolent plutôt le terme de cissexisme à des définitions similaires. Baril (2013) emploie également le concept de cisgenre normativité, entendu comme une forme d'expression du cisgenre lorsqu'il s'agirait de normes et de contraintes qui s'exercent sur des personnes. Sur l'axe de l'identité de genre, les concepts demeurent en développement et plusieurs continuent de circuler de façon concurrente, plus encore que sur l'axe de l'orientation sexuelle.

Si les concepts ayant pour suffixe « -phobie » ont l'avantage d'être aujourd'hui largement répandus et donc rapidement intelligibles, ils sont toutefois critiqués par une frange des mouvements de la diversité sexuelle et de genre ainsi que de la recherche. Bastien Charlebois (2011) synthétise les écueils du concept d'homophobie : son caractère psychologisant, son étymologie décalée du mécanisme dans lequel s'enracine réellement l'hostilité à l'égard de la diversité sexuelle ainsi que sa portée insuffisante. Serano (2013) et Baril (2013) offrent des critiques similaires au concept de transphobie : les difficultés rencontrées par les personnes trans ne doivent pas être considérées comme le résultat des actions d'une poignée de gens mal intentionnés ou expliquées par une peur des personnes trans.

Lebreton (2017) se joint aux critiques du concept d'homophobie, qu'elle estime de « contribuer à nier [la] position subordonnée [des filles et des femmes] dans les rapports sociaux de sexe » (p. 24). De façon similaire, Serano (2013) détaille l'exclusion spécifique des femmes trans lesbiennes, notamment dans des cercles qui se réclament pourtant queer. Cloutier (2018) constate en outre des disparités à l'intérieur de la catégorie trans :

les hommes trans se trouvent dans une situation plus homogène et globalement moins précaire que les femmes trans, ce qui ne signifie pas autant qu'ils ne vivent pas de difficultés [...]. Ce portrait suggère la reproduction de rapports sociaux de genre à l'intérieur de la catégorie trans, contrairement à ce que tend à affirmer la tradition universitaire transmasculine en voie de s'établir (p. 131).

Dès lors, le concept de transmisogynie (Serano, 2007) offre une prise conceptuelle intéressante pour identifier la violence spécifique à laquelle font face les femmes et les filles trans.

Dans le cadre de cette étude, nous retenons les concepts d'hétérosexisme, de cissexisme, de *cisgenderism* et de cisgenre pour leur capacité à rendre compte d'une vaste gamme d'attitudes et de conditions structurantes, ainsi que pour leur compatibilité avec

la prise en compte des rapports sociaux de genre au sein même des communautés de la diversité sexuelle et de genre.

4. Méthodologie

Cet article repose sur l'analyse de 698 questionnaires comprenant deux parties, la première complétée avant l'intervention³ du GRIS-Montréal et l'autre, à son terme. Les personnes répondantes ont assisté à une intervention en français en présentiel (345 personnes dans 14 interventions) ou en ligne (353 personnes dans 14 interventions). Les interventions se sont déroulées auprès de groupes du collégial (74 %), en contexte universitaire (23 %) ou en éducation aux adultes (3 %) entre 2019 et 2022 sur l'île de Montréal, en Montérégie et dans la région de Québec. Dans les cégeps, les interventions ont eu lieu dans des cours préuniversitaires et techniques (sociologie, psychologie, sexualité humaine, soins infirmiers, travail social) ainsi que lors d'une activité organisée par une association étudiante. À l'université, les réponses ont été obtenues lors de cours de psychologie, de médecine et d'études féministes au premier cycle, ainsi que dans un cours multidisciplinaire de deuxième cycle. 84,5 % des personnes répondantes ont déclaré avoir entre 16 et 25 ans⁴.

La personne enseignante responsable de chaque groupe distribue les questionnaires avant l'intervention. Les personnes répondantes conservent leur questionnaire pendant l'intervention, puis en complètent la deuxième partie et la remettent aux personnes intervenantes, qui les réacheminent au bureau de l'organisme. Les personnes répondantes ne voient donc pas les personnes intervenantes avant de remplir la première partie, ce qui permet d'accéder à leurs représentations des personnes trans et non binaires sans qu'elles ne soient teintées de l'intervention effectuée.

Sur le plan du genre, l'échantillon est réparti en 70 % de femmes, 27 % d'hommes et 3 % de personnes qui ne s'identifient ni comme hommes ni comme femmes. L'identité de genre de 96,7 % des personnes ayant répondu correspond à celle qui leur a été assignée à la naissance; 3,3 % déclarent un genre différent de celui assigné à la naissance. Les personnes qui ne s'identifient ni comme hommes ni comme femmes sont pour la plupart non binaires, *genderfluid*, sur le spectre de la transmasculinité sans s'identifier comme hommes ou en questionnement sur leur identité de genre.

Pour cette étude, nous avons examiné les réponses qualitatives aux questions « Dans tes mots, qu'est-ce qu'une personne trans? Qu'en penses-tu? » et « Dans tes mots,

³ L'intervention dure entre 50 minutes et 3 heures, soit l'équivalent d'une période de cours et ne survient qu'une fois par groupe.

⁴ L'âge exact des 15,5 % (n = 108) de personnes répondantes restantes s'avère inconnu puisque le questionnaire papier ne demande pas de préciser l'âge des personnes de 20 ans et plus. Ces 108 personnes fréquentaient un cégep ou une école de formation aux adultes. Dans la mesure où le Sondage provincial sur les étudiants des cégeps indique que seulement 5 % des personnes étudiant au collégial sont âgées de 20 ans et plus et que, parmi celles-ci, « 60 % [sont âgées de] moins de 25 ans » (Gaudreault, Normandeau, Jean-Venturoli et St-Amour, 2018), nous considérons l'échantillon constitué d'une quasi-totalité de jeunes adultes.

qu'est-ce qu'une personne non binaire? Qu'en penses-tu? ». Ces deux questions sont posées immédiatement avant l'intervention, soit avant que les personnes répondantes ne voient les personnes intervenantes. Nous avons effectué une analyse thématique du corpus ainsi constitué, en construisant un arbre thématique de façon inductive (Paillé et Mucchielli, 2009). Ce type d'analyse convient particulièrement au corpus dans la mesure où les énoncés recueillis sont à la fois succincts et nombreux. Les résultats ainsi obtenus auront valeur exploratoire et pourraient être approfondis dans des études effectuées au moyen d'entrevues qui permettraient des questions de relance. Nous avons également effectué un relevé quantitatif de la fréquence de thèmes choisis afin d'aller au-delà de nos impressions bien subjectives sur leur récurrence. Nous présentons les résultats en trois volets : les définitions offertes à propos des personnes TNB, les attitudes à leur endroit et les représentations qu'en ont les personnes répondantes.

Les définitions sont considérées comme les segments de réponses à caractère descriptif ou explicatif. Dans le corpus, elles incluent souvent le nom « personne », le pronom « qui » et un verbe d'état, comme dans la combinaison « c'est une personne qui ». Nous entendons l'attitude comme « une disposition mentale [...] qui relève [...] de l'acquis et non de l'inné » (Férréol, Cauche, Duprex, Gadrey et Simon, 2011a, p. 18). Les représentations, enfin, sont considérées comme « le savoir de sens commun, socialement élaboré et partagé, construit pour et par la pratique et qui concourt à la structuration de notre réalité » (Férréol, Cauche, Duprex, Gadrey et Simon, 2011b, p. 259). Bien que les définitions puissent être incluses dans les représentations, nous les distinguons afin de cerner d'abord le niveau de connaissance et de compréhension des personnes répondantes à propos des catégories trans et non binaire, puis explorons le savoir de sens commun qui nous est offert, ce que nous considérons alors comme relevant des représentations. Les définitions, les attitudes et les représentations coexistent dans le corpus, parfois dans un même segment.

5. Résultats

5.1 Des définitions révélatrices du niveau de compréhension des jeunes adultes

La vaste majorité des personnes répondantes comprennent ce qu'est une personne trans ou une transition de genre. Seulement 0,4 % de l'échantillon affirment ne pas le savoir, 2,6 % omettent de répondre et seulement 2,3 % produisent une réponse erronée ou confondant les personnes non binaires avec un autre groupe de la diversité sexuelle ou de genre, ou alors une définition qui n'est plus employée aujourd'hui dans les communautés TNB.

Les réponses les plus succinctes sur ce qu'est une personne trans affirment, par exemple, qu'une personne trans est *née avec un sexe, mais qui se sent comme le sexe opposé* (femme cisgenre 18 ans) ou *quelqu'un qui a changé de sexe* (femme cisgenre, 19 ans). La compréhension de l'expérience non binaire est toutefois moins bien acquise dans l'échantillon étudié. Bien que la majorité des personnes répondantes offrent des réponses correctes, 3,9 % n'ont pas répondu et 9,7 % indiquent en toutes lettres ne pas savoir ce qu'est une personne non binaire. Par ailleurs, on relève dans le corpus un

certain nombre de définitions erronées qui exposent une confusion entre les personnes non binaires d'une part et, d'autre part, d'autres groupes (1,9 % de l'échantillon). Affirmant d'abord ne pas savoir ce qu'est la non-binarité, des personnes répondantes s'essayaient à des définitions qui semblent confondre les personnes non binaires avec les personnes asexuelles : *Je ne sais pas qu'est-ce qu'une personne non binaire. Mais je pense que c'est des gens sans sexualité?* (femme cisgenre, 18 ans). On les confond également avec les personnes aromantiques : *« Bi » qui selon moi veut dire deux. Je dirais que c'est une personne qui n'aime pas être en couple* (homme cisgenre, 19 ans). On confond aussi les personnes non binaires avec les personnes pansexuelles, bisexuelles, queer ou ayant autrement une orientation sexuelle non hétéro, par exemple : *Une personne non binaire ne va pas être attirée en fonction du sexe d'un individu, mais par sa personnalité* (femme cisgenre, 18 ans). On observe également une confusion avec ce qui pourrait relever des personnes endosexes⁵ : *Personne où il n'a pas d'ambiguïté à savoir si c'est un homme ou une femme* (homme cisgenre, 19 ans). On confond également les personnes non binaires avec les personnes cisgenres : *C'est une personne qui est née fille et qui reste fille. Son identité sexuelle est la même à son jeune âge et à l'adulte [...]* (femme cisgenre, 20 ans et plus). D'autres confusions peuvent plus difficilement être classées ou comprises, comme celle-ci : *Je ne le sais pas. C'est une personne sans pénis???* (femme cisgenre, 20 ans et plus).

5.2 Gamme des attitudes des personnes répondantes

Les personnes répondantes expriment une vaste gamme d'attitudes envers les personnes trans et non binaires. Parmi les attitudes positives, on répertorie de l'empathie : *Une personne comme moi avec un cœur, mais qui naît dans un mauvais corps* (homme cisgenre, 17 ans). On trouve également de la compréhension et du soutien : *Une personne qui ne s'identifie ni au genre masculin, ni au genre féminin. Je comprends et soutiens ces gens-là énormément, et être non binaire devrait être quelque chose d'absolument normal dans la société aux yeux de tous* (femme cisgenre, 19 ans). Enfin, certains énoncés font état d'une considération profonde :

Je pense aussi que les personnes [non binaires] méritent le plus grand respect et la plus grande écoute. Agir avec eux de manière cohérente avec la façon dont ils se sentent profondément ne peut être que bénéfique au niveau de leur santé mentale, leur santé physique ainsi que leur épanouissement personnel (femme cisgenre, 24 ans).

À l'inverse, on remarque aussi de l'aversion ainsi que du jugement négatif, comme dans cet extrait : *Une personne trans est une personne qui essaie de changer son sexe d'origine biologique en se transformant médicalement ou [qui] a déjà subi cette modification de sexe. C'est une mauvaise chose et un problème mental. C'est de*

⁵ « Endosexue » désigne donc les personnes dont les caractéristiques du corps sexué sont jugées comme tombant à l'intérieur (endo) de ce qui est considéré comme féminin ou masculin, et donc non susceptibles de faire l'objet d'une attention ou d'une action médicale, contrairement aux personnes intersexuées (Carpenter, Dalle et Earp, 2023).

l'abomination (femme cisgenre, 20 ans et plus). Les propos négatifs aussi directs et explicites à l'endroit des personnes trans et non binaires sont relativement peu courants dans le corpus étudié. Le lexique associé au trouble, au problème et à la maladie mentale se présente dans 2,3 % de l'échantillon sur les personnes trans et 0,3 % de l'échantillon sur les personnes non binaires, sans qu'il ne soit toujours aussi hostile que l'extrait précédemment cité. Entre ces deux pôles, on relève de l'indifférence, comme en témoigne cet extrait : *Je n'en pense rien* (femme cisgenre, 19 ans).

Certaines personnes répondantes expriment une confusion, de l'incompréhension ou de l'inconfort, par exemple : *Je suis confuse, car je ne comprends pas. Est-ce qu'ils [les non binaires] se voient comme les deux sexes ou aucun* (femme cisgenre, 19 ans). Ce type de réponse est plus fréquent par rapport aux personnes non binaires que par rapport aux personnes trans à travers le corpus, mais on l'observe à l'occasion quand il est question de personnes trans : *Quelqu'un [une personne trans] qui a changé de sexe. Je sais pas pourquoi quelqu'un ferait ça, comment quelqu'un sent qu'il a le mauvais sexe, mais ça me regarde pas* (homme cisgenre, 17 ans). Dans ce dernier cas, l'incompréhension est associée à une prise de distance nette vis-à-vis des personnes trans. Sur le plan quantitatif, 3,7 % de l'échantillon exprime de l'incompréhension à l'égard des personnes non binaires.

Des personnes répondantes offrent des réponses ambivalentes, comme cette femme cisgenre de 20 ans ou plus qui affirme : *Une personne [non binaire] a envie/se sent comme un humain neutre, sans s'associer à un genre (féminin/masculin). Un peu étrange, mais je respecte son choix ou comment elle se sent.* Ce type de réponse peut être interprété comme le témoignage d'une ouverture en développement, comme dans l'extrait suivant :

Je trouve que ces personnes [non binaires] sont courageuses et je leur offre mon soutien. Cependant, je trouve encore cela très difficile de ne pas identifier le genre d'une personne par son apparence physique ou encore d'utiliser les pronoms neutres, mais je fais mon possible pour m'améliorer! (femme cisgenre, 21 ans)

Des répondantes expriment une conscience de ce qu'il convient ou non de dire à propos d'une communauté et prennent des précautions discursives pour exprimer leur réserve, comme dans cet extrait :

Je pense que c'est un peu plus délicat comme situation, je ne juge pas les personnes non binaires, mais je pense que l'être humain est soit homme ou femme. Je ne comprends juste pas comment ils s'identifient s'ils ne sont ni homme ni femme. (femme cisgenre, 20 ans et plus)

Les discours sur le non-jugement (par exemple « un humain est un humain ») et le respect s'imposent comme des lieux communs dans le corpus. Cette réponse en est emblématique : *Sincèrement, je ne le [ce qu'est une personne non binaire] sais pas. Peu importe ce que ce nom signifie, je respecte tout le monde* (homme cisgenre 19 ans). Ces

réponses peuvent a priori paraître positives. Néanmoins, lorsqu'elles sont combinées avec une déclaration d'ignorance ou avec une invalidation de la spécificité d'une expérience trans ou non binaire, elles ne doivent pas être interprétées comme une preuve d'ouverture.

5.3 Représentations des personnes trans

Du point de vue des représentations, la somme de réponses concernant les personnes trans est marquée par une insistance sur la transition physique, engendrée, dans les mots de plusieurs, par la malchance de *naître dans le mauvais corps*. L'énoncé suivant s'avère éloquent à ce propos : *Je pense qu'une personne trans est un homme ou une femme qui se sent « coincé » dans le corps du mauvais sexe et qui veut entamer une transition vers le sexe avec lequel elle s'identifie le plus* (femme cisgenre, 20 ans). Les personnes trans réaligneraient donc un sexe/genre « psychologique » avec les caractéristiques sexuelles de leur corps : *Une personne trans est une personne que son genre psychologie [sic] n'est pas le même que leur genre physique* (femme cisgenre, 19 ans). La transition médicale qui en découle est parfois exposée dans une séquence universalisante, confusément et au singulier⁶ : *C'est une personne qui ne s'identifie pas à son sexe de sa personne, donc après avoir pris des hormones ou testostérone, il décide parfois de faire la chirurgie de changement de sexe complexe*⁷ (femme cisgenre, 20 ans et plus). Si bien des personnes répondantes estiment comme sérieux le besoin des personnes trans d'effectuer la transition qui leur correspond, d'autres en parlent en des termes qui suggèrent qu'ils ou elles le considèrent comme frivole : *Une personne [trans] trouve [que] son sexe anatomique ne correspond pas à son sexe psychologique* (homme cisgenre, 18 ans). Lorsque le problème est perçu comme sérieux, la représentation s'adjoint souvent d'une emphase sur la difficulté d'un parcours trans. On y affirme plus d'une fois que la souffrance serait causée par l'expérience de la dysphorie : *[L]es personnes [trans] sont nées dans un corps qui ne correspondait pas à son genre et certaines ont subi des chirurgies afin de corriger ce problème qui peut parfois être lourd et difficile pour eux* (femme cisgenre, 19 ans).

Le corps sexué prétransition aurait par ailleurs un caractère indélébile : *Une personne trans est une personne qui a changé de sexe et ne peut donc pas complètement enlever les traces de son ancien genre* (homme cisgenre, 19 ans). Cela positionne, de fait, les masculinités et les féminités cisgenres comme le point de référence d'un genre authentique et cantonne du même coup les masculinités et les féminités trans dans le domaine de l'inauthentique ou de l'artificiel : *[Une] personne [trans] subira des*

⁶ La transition peut être sociale, légale ou médicale. Cette dernière peut comprendre ou non la prise d'une ou plusieurs hormones, continue ou passagère, plusieurs types de chirurgies du torse ou de la poitrine, de nombreux types de chirurgies uro-génitales, des chirurgies liées aux gonades ainsi que des chirurgies faciales ou pour la pomme d'Adam, des procédures de préservation de la fertilité ainsi que différents traitements paramédicaux (ex. orthophonie) (Beauchesne Lévesque, Bouchard, Gallant Chenel, Martin et Montminy, 2019). Il n'existe donc pas de parcours de transition universel.

⁷ Tout au long de l'article, les éléments en gras représentent une accentuation faite par les personnes autrices.

chirurgies afin de ressembler au sexe opposé (femme cisgenre, 17 ans). De façon cohérente, l'expérience trans est souvent envisagée en fonction du genre assigné à la naissance ou du corps sexué prétransition plutôt que suivant le genre authentique de la personne, comme dans cette réponse : *Une personne qui se sent dans la peau de l'autre sexe* (femme cisgenre, 20 ans et plus). Plusieurs personnes répondantes ne conçoivent pas, en effet, qu'une personne trans puisse appartenir d'emblée à son genre authentique. À plusieurs reprises, des personnes répondantes écrivent qu'elle doit le devenir : *Une personne [trans] veut devenir un homme (ou une femme), alors qu'elle n'est pas née de ce sexe-là* (homme cisgenre, 20 ans et plus). Sur le plan quantitatif, le lexique du « changement » ou du « devenir » représente 36,4 % de l'échantillon. Notons que l'emploi de ce fil narratif sur l'expérience trans ne s'adjoint pas nécessairement d'une antipathie ou d'une hostilité envers les personnes trans, comme l'illustre ce commentaire au ton chaleureux qui témoigne d'un sentiment positif envers les personnes trans : *Une personne trans est une personne qui s'identifie au sexe opposé. C'est totalement acceptable :) (femme cisgenre, 18 ans).*

On retrouve aussi dans le corpus des représentations plus nuancées des personnes trans que ce dont il a été question précédemment. On dit, par exemple, qu'une personne trans [...] *s'identifie au sexe opposé à celui qui lui a été attribué à la naissance* (femme cisgenre, 18 ans), ce qui est une nuance importante par rapport à la formule plus courante et plus brève de « sexe opposé », qui prend implicitement ancrage dans le soi-disant sexe biologique de la personne. Un autre répondant parle également de *genre inné*, ce qui confère un caractère authentique au genre des personnes trans : *Je crois qu'une personne trans signifie quelqu'un qui a changé son sexe physiologique d'origine à un autre pour se sentir plus à l'aise avec leur genre inné* (homme cisgenre, 18 ans). D'autres personnes répondantes parlent de personnes trans de leur entourage ainsi que de leur expérience en des termes qui témoignent du respect qu'elles ont à leur endroit, comme ici : *J'ai un [sic] cousine trans je la vois tout simplement comme le genre auquel elle s'identifie et respecte son choix de changer son sexe* (homme cisgenre, 18 ans). Une répondante en particulier exprime une compréhension marquée de ce qu'un parcours trans peut nécessiter d'authenticité et d'exploration personnelle : *Je pense que c'est quelque chose d'ancré [...]. Une femme ne se lève pas un matin pour décider d'être un homme et vice-versa, c'est beaucoup plus profond que cela* (femme cisgenre, 22 ans).

Notons, enfin, qu'à travers le corpus, l'on mentionne plus souvent explicitement les femmes trans que les hommes trans. En effet, 4,4 % de l'échantillon mentionne les femmes trans alors que 1,9 % de l'échantillon mentionne les hommes trans. 2,3 % de l'échantillon mentionne les deux dans sa réponse.

5.4 Représentations des personnes non binaires

À la différence du discours sur les personnes trans, le discours sur les personnes non binaires est considérablement moins ancré dans la corporéité, dans le « changement » ou dans le « devenir ». Seulement 4 % de l'échantillon aborde le thème du corps ou de la biologie et seulement 0,3 % aborde le changement ou le devenir quand il est question

de personnes non binaires. Le discours sur les personnes non binaires porte davantage sur l'identité. 84 % de l'échantillon définit les personnes non binaires par la négative, donc par ce qu'elles ne sont pas : *ni un homme ni une femme*, par exemple.

Les personnes non binaires sont représentées entre la masculinité et la féminité. L'entre-deux peut être conçu comme une zone grise : *Une personne [non binaire] ne s'identifie pas à un genre en particulier mais plutôt dans la zone grise entre les deux genres socialement définis* (femme cisgenre, 17 ans). D'autres parleront de spectre⁸ : *Une personne [non binaire] ne s'identifie ni à l'homme ni à la femme. Entre les deux et il peut y avoir un spectre « où on ne se sent pas homme ou femme »* (femme cisgenre, 20 ans et plus). La féminité et la masculinité sont alors érigées en pôles opposés : *Je pense qu'il existe un intermédiaire entre les extrémités des genres homme et femme, et qu'il est normal de ne pas constamment vouloir être perçu comme l'un d'eux* (homme cisgenre, 20 ans et plus). Outre l'entre-deux, une personne directement concernée conçoit la possibilité d'une identité de genre hors du spectre masculinité-féminité pour les personnes non binaires : *Une personne non binaire [...] ne s'identifie pas à un genre de la binarité homme-femme. Il pourrait se situer entre les deux ou complètement hors de l'axe* (personne qui ne s'identifie ni homme ni femme, 17 ans). En somme, la référence à la binarité traverse le corpus non binaire puisque 15,8 % de l'échantillon emploie dans sa réponse une expression du type *deux* [sexes/genres].

Des personnes répondantes énoncent également la possibilité d'une identification à plus d'un genre à la fois. On nous dit à cet effet qu'une personne non binaire s'identifie *aux deux genres* (homme cisgenre, 25 ans) ou *en une multitude de genres* (homme cisgenre, 17 ans). On évoque également la possibilité d'[u]n *troisième genre*. *Un genre en dehors du binaire homme-femme, c'est à la fois un terme parapluie qui englobe tous ceux qui ne suivent pas le binaire (agenre, bigenre, genderfluid, etc.) et une autre identité entière d'elle-même* (femme cisgenre, 18 ans). Si on mentionne ici la possibilité d'une identité agenre, d'autres encore y réduisent la non-binarité : *Une personne [non binaire] n'a pas de genre* (femme cisgenre, 18 ans). L'absence d'identification à un genre peut être conçue comme une neutralité : *[U]ne personne non binaire [...] se sent neutre et ne désire pas être associée à aucun sexe ou genre* (femme cisgenre, 17 ans). Le lexique employé ici est par ailleurs évocateur de ce que les identités non binaires sont parfois euphémisées ou reléguées au rang de simples préférences.

La définition par la négative trouve son apogée quand une répondante affirme qu'une personne non binaire [...] *se définit comme rien* (femme cisgenre, 17 ans). Pour plusieurs personnes répondantes cisgenres, avoir un genre différent d'une masculinité ou d'une féminité mutuellement exclusive, c'est vivre dans un néant identitaire. La non-binarité paraît alors tenir de l'impossible : *Je trouve ça [la non-binarité] étrange, car c'est impossible qu'on ne soit pas un des deux sexes* (homme cisgenre, 18 ans). Le discours sur l'impossibilité n'est cependant pas univoque, puisque d'autres personnes répondantes affirment au contraire la possibilité de l'expérience non binaire : *L'identité*

⁸ 3,9 % de l'échantillon réfère au « spectre » dans sa réponse sur les personnes non binaires.

de genre n'est pas un programme informatique où se succèdent des 0 et des 1, il est possible d'être entre les deux, certaines journées s'identifier plus à un ou plus à l'autre (femme cisgenre, 20 ans et plus). La coexistence de ces discours opposés dans le corpus permet de saisir que la possibilité des identités non binaires fait débat dans l'échantillon. En contraste, les discours sur la possibilité d'une expérience trans sont quasi absents.

Certaines réponses ajoutent une dimension temporelle aux représentations des personnes non binaires. On précise qu'elles peuvent alterner de genre selon le moment : *Je pense que dans certains cas, le genre peut « flip flop » entre homme et femme d'un jour à l'autre* (homme cisgenre, 20 ans).

D'autres personnes expriment implicitement que la non-binarité est une phase. Explicitement, on indique qu'elle doit mener à un choix entre la masculinité et la féminité : *C'est une personne qui ne sait pas à qui il ou elle appartient. Je pense que c'est bien du fait qu'ils se questionnent pour que, après, ils puissent savoir à qui ils appartiennent* (femme cisgenre, 17 ans).

Dans d'autres réponses, on accède à une nouvelle dimension de la représentation des personnes non binaires : leur non-conformité vis-à-vis du genre. Les énoncés les plus modérés à cet effet suggèrent une absence de désir de s'identifier à la masculinité ou à la féminité, par exemple : *Une personne qui préfère ne pas s'identifier à un genre* (femme cisgenre, 19 ans). Les plus affirmatifs, en revanche, supputent un refus net des étiquettes genrées ou de leur processus d'assignation : *C'est un refus à la genrification, une personne qui s'identifie humain sans nécessairement renier son sexe d'origine. Je ne comprends pas exactement c'est quoi, mais je laisse cette liberté aux gens de s'identifier non binaire* (homme cisgenre, 19 ans).

Des personnes répondantes proposent une critique explicite de la société et de la socialisation genrée. La société est alors présentée comme exerçant une contrainte sur les personnes non binaires, par exemple : *La société est stricte et ce n'est pas tout le monde qui peuvent vivre sous ses règles* (homme cisgenre, 20 ans et plus). On affirme en effet qu'elle impose un ordre genré : *Quelqu'un qui ne s'identifie pas aux deux genres/sexes imposés dans la société...* (homme cisgenre, 19 ans).

Dans le corpus, la critique de la société peut s'accompagner d'une reconnaissance explicite des catégories de genre et d'orientation sexuelle comme étant des constructions sociales : *Une personne qui ne souhaite pas se conformer aux normes de l'identité sexuelle et de l'orientation sexuelle, et qui s'identifie hors de ces constructions sociales* (femme cisgenre, 19 ans). D'autres encore parleront de *schème binaire*, de *concept binaire*, de *standards*, de *stéréotypes*, d'*idée restreinte*, de *sexes traditionnels et hégémoniques*, de *sexes dominants*, de *modèle*, de *convention sociale* et de *culture*. Ces discours ne renvoient pas à la biologie ou au caractère déterminant qu'elle pourrait avoir sur l'identité de quelqu'un. Au total, 7,3 % de l'échantillon mobilise un lexique autour de la société, des normes ou qui suggère autrement une position critique de la situation dans laquelle se trouvent les personnes non binaires.

L'opposition à un ordre genré est perçue positivement par une partie des personnes répondantes et négativement par d'autres. Ainsi, on fait preuve de compréhension envers les personnes non binaires et le projet qu'on leur suppose : *[L]es deux catégories que sont les genres sont remplies de standards auxquels personne ne peut correspondre complètement, alors je comprends la non-identification à ces classes ou même leur refus dans un sens* (femme cisgenre, 20 ans). On souligne également leur dépassement des contraintes sociales : *Quelqu'un qui rejette la binarité du genre [...]. Je trouve cela bien, ces gens transcendent les stéréotypes sexuels de notre société* (femme cisgenre, 19 ans). Une répondante appuie avec enthousiasme le projet politique qu'elle attribue aux personnes non binaires : *[Une personne non binaire] ne s'identifie ni au genre masculin, ni au genre féminin. Je trouve ça cool pour vrai, fuck gender norms* (femme cisgenre, 19 ans).

La critique des contraintes sociales et la célébration des projets politiques attribués aux personnes non binaires ne font néanmoins pas l'unanimité. Pour certaines personnes répondantes, les catégories de genre sont à réinvestir plutôt qu'à éclater : *J'ai de la difficulté à comprendre [la non-binarité], parce que, selon moi, la solution n'est pas tant de rejeter les genres, mais plutôt de déconstruire les stéréotypes qui y sont associés. Après, chacun fait ce qu'il veut* (femme cisgenre, 20 ans et plus). De plus, 0,7 % et 0,6 % de l'échantillon affirment respectivement que la non-binarité et les identités trans *vont trop loin*. Dans un extrait, on compare les personnes trans aux personnes homosexuelles, qui, elles, resteraient dans les limites du concevable : *[J'ai d]e l'incompréhension car biologiquement parlant, il n'y a que deux sexes. Je peux comprendre les personnes homosexuelles, mais de là à changer de sexe, ça me dépasse* (homme cisgenre, 20 ans et plus).

De façon similaire, des personnes répondantes suggèrent que les personnes non binaires ont des « croyances » particulières sur le genre, ce qui positionne implicitement la masculinité et la féminité comme points de référence légitimes : *Une personne non binaire ne voit pas le genre comme une combinaison binaire exclusive* [homme ou femme]. *Elle croit qu'il y a plus de variations* [plus sous la forme d'un/de plusieurs spectres] (femme cisgenre, 17 ans). Des répondants l'exposent de façon explicite, reléguant les identités non binaires dans le champ de la marginalité, de l'anormalité ou de l'illégitimité, par exemple : *Une personne non binaire est quelqu'un qui ne s'identifie pas aux genres normaux « mâle et femelle »* (homme cisgenre, 19 ans). Comme l'indique l'usage du lexique de la biologie (mâle, femelle, biologique), cette représentation relève d'une association forte entre le corps sexué avec lequel naît une personne et une identité de genre dont on s'attendrait à ce qu'elle y corresponde. Les identités non binaires ne correspondant pas aux catégories « mâle » et « femelle », elles se trouveraient donc disqualifiées de ce qui apparaît normal.

La disqualification sur la base d'arguments faisant référence à la biologie peut s'adjoindre de références marginalisantes à l'existence des personnes intersexuées : *Non-binaire = ni homme ni femme. Je crois que biologiquement parlant il [y] a seulement deux genres, on ne peut pas vraiment être entre les deux sauf s'il y a un cas*

d'anormalité. Biologiquement parlant, tout ce qui est non binaire est une anormalité (sens scientifique) (homme cisgenre, 18 ans). Les références à l'intersexuation peuvent par ailleurs véhiculer des approximations ou des distorsions de ce qu'est l'intersexuation, qui ne consiste pas nécessairement à [avoir] *les deux organes reproducteurs*, comme le laisse entendre une femme cisgenre de 19 ans. La référence à l'intersexuation et au regard médical sur les corps intersexués, toutefois, peut aussi être mobilisée pour légitimer l'expérience non binaire : *Une personne ne se considérant pas comme un homme ni une femme. Je crois que c'est réel, puisque même les médecins peuvent avoir de la difficulté à dire le sexe d'un bébé lors de sa naissance* (femme cisgenre, 18 ans). Cette réponse suggère que puisque le sexe physiologique peut s'avérer inclassable au regard des catégories existantes, le genre dispose des mêmes qualités. Nous reviendrons sur la mobilisation de l'intersexuation.

6. Conclusion

À la lumière de ces données, la différence la plus importante entre les corpus trans et non binaire réside dans le fait que les personnes trans sont présentées comme ayant eu la malchance de naître dans le mauvais corps et de chercher des moyens de réaligner celui-ci avec leur identité de genre, notamment au moyen de chirurgies, alors que les personnes non binaires sont globalement présentées comme s'opposant à un système contraignant. Les représentations les concernant sont axées sur leur identité ou sur leurs préférences plutôt que sur l'expérience de leur corps. On attribue aux personnes non binaires des intentions politiques qu'on n'attribue pas aux personnes trans dans le corpus analysé. Toutefois, les personnes trans peuvent également porter des revendications politiques et le genre des personnes non binaires n'est pas nécessairement un projet militant.

Il importe également de mettre en relief la représentation selon laquelle les personnes trans doivent « devenir leur genre ». Or, l'expérience de « devenir un genre » appartient autant aux personnes cisgenres qu'aux personnes trans, bien que la visibilité des personnes trans soit plus grande en ce sens. Le « devenir femme » et le « devenir homme », chez les personnes cisgenres, s'inscrit en effet dans un processus de socialisation qui façonne les corps autant que les consciences et qui n'a rien d'inné ou de naturel (Guillaumin, 1992; Fine, 2011). Il n'y a donc pas lieu de cantonner les masculinités et les féminités trans dans le domaine de l'artificiel et de l'inauthentique comme le fait une partie de l'échantillon. Toute personne, cis ou trans, « devient » son genre en fonction de l'interaction de ses affinités toutes personnelles à des masculinités et à des féminités, entendues au pluriel, avec les expériences de socialisation genrée qu'elle intègre, le tout dans un contexte où s'exercent des contraintes structurantes. Il s'agit, en somme, de la mise en genre et en orientation sexuelle dont Richard (2019) constate le déploiement en milieu scolaire.

Quant aux représentations des personnes non binaires, la prévalence des définitions par la négative croisée au discours sur l'impossibilité d'une identité non binaire suggère que la reconnaissance sociale des personnes non binaire demeure particulièrement lacunaire.

Par ailleurs, la présence de références à l'intersexuation dans le discours sur les personnes non binaires soulève de nouvelles pistes de recherche. Dans le corpus étudié, ces références fonctionnent souvent comme une relégation au rang de l'anormalité, voire du pathologique. Si une étude plus poussée en ce sens peut bénéficier aux communautés non binaires, pour lesquelles on gagne à savoir exactement ce que signifient ces appels aux existences intersexes et leur marginalisation, elle doit avant tout se faire à partir d'une perspective intersexe et servir aux communautés intersexes, qui sont les premières concernées par ces propos. Les études queer et féministes ayant un historique d'appropriation de l'intersexuation à leurs propres fins (Bastien Charlebois, 2017), il s'agit d'une considération cruciale. Il en va d'éthique en recherche et de justice épistémique.

Le corpus offre aussi une piste à l'effet que la qualité des définitions offertes par les personnes répondantes n'est pas d'emblée liée à leurs attitudes, puisque nous avons constaté le jumelage de définitions stéréotypées et peu élaborées avec de chaleureuses manifestations d'ouverture de même que le jumelage de définitions correctes avec des propos négatifs. Cela nous amène à remettre en question l'idée selon laquelle les attitudes négatives à l'égard des personnes trans et non binaires – et, par extension, des personnes LGBTQ, puisque les mécanismes de l'hétérosexisme et du cissexisme sont similaires – n'est que question de méconnaissance. La transmission d'informations justes, bien que nécessaire, a donc ses limites et il importe de poursuivre la recherche sur ce qui permet de dissoudre les attitudes négatives à l'endroit des personnes TNB.

Enfin, nous souhaitons relever le travail éducatif à poursuivre, entre autres lors de la période de transition à la vie adulte ici discutée. En effet, au-delà des représentations erronées ou limitées que des personnes répondantes expriment, plusieurs emploient un vocabulaire confus pour exprimer leurs pensées en matière d'identité de genre. Cet exemple tiré du corpus trans en est emblématique : *Quelqu'un qui ne s'identifie pas au même genre sexuel qu'à l'organe génital qui définit son sexe qu'il a entre les jambes depuis sa naissance* (femme cisgenre, 18 ans). Les circonvolutions de cet ordre de même que les définitions erronées exposent la nécessité d'offrir de façon universelle une éducation aux réalités des personnes trans et non binaires.

La présente étude a mis au jour le degré de compréhension de ce que sont des personnes TNB, les attitudes à leur endroit et les représentations qu'en a une certaine population étudiante collégiale et universitaire en majorité cisgenre. Nous pouvons espérer que ces nouvelles informations contribuent à améliorer le climat dans les institutions scolaires. Les perspectives des jeunes adultes TNB n'ont toutefois été qu'effleurées et mériteraient de faire l'objet d'une étude qui permettrait d'accéder à des représentations complémentaires ainsi qu'à l'expression de leurs aspirations sur les rapports sociaux en présence.

Bibliographie

- Ansara, Y. G. (2010). Beyond cisgenderism: Counselling people with non-assigned gender Identities. In L. Moon (dir.), *Counselling ideologies: Queer challenges to heteronormativity* (p. 167-200). Farnham : Ashgate.
- Ansloos, J., D. Zantingh, K. Ward, S. McCormick et C. Bloom Siriwattakanon (2021). Radical care and decolonial conversations on identity, health, and spirituality with indigenous queer, trans and two-spirit youth. *International Journal of Child, Youth and Family Studies*, 12 (3/4), 74-103. <http://doi.org/10.18357/ijcyfs123-4202120340>
- Arnett, J. J. (2000). Emerging adulthood: A theory of development from late teens through the twenties. *American Psychologist*, 55 (5), 469-480. <http://doi.org/10.1037/0003-066X.55.5.469>
- Baril, A. (2013). *La normativité corporelle sous le bistouri : (re)penser l'intersectionnalité et les solidarités entre les études féministes, trans et sur le handicap à travers la transsexualité et la transcapacité*. Thèse de doctorat, Université d'Ottawa. <http://doi.org/10.20381/ruor-3371>
- Bastien Charlebois, J. (2011). Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité. *Reflets*, 17 (1), 112-149. <http://doi.org/10.7202/1005235ar>
- Bastien Charlebois, J. (2017). Les sujets intersexes peuvent-ils (se) penser? Les empiétements de l'injustice épistémique sur le processus de subjectivation politique des personnes intersex(u)és. *Socio*, (9), 143-162. <http://doi.org/10.4000/socio.2945>
- Beauchesne Lévesque, S. G., A. Bouchard, F. Gallant Chenel, V. Martin et A. Montminy (2019). *Transitionner en contexte québécois*. TransEstrie et Conseil québécois LGBT. <http://www.transitionner.info>
- Burczycka, M. (2020). Students' experiences of discrimination based on gender, gender identity or sexual orientation at postsecondary schools in the Canadian provinces, 2019. *Juristat Bulletin—Quick Fact* (catalogue no 85-005-X).
- Carpenter, M., K. B. Dalle et B. D. Earp (2023). Endosex. *Journal of Medical Ethics*, 49 (3), 225-226. <http://doi.org/10.1136/medethics-2022-108317>
- Chamberland, L., G. Émond, D. Julien, J. Otis, B. Ryan, A. Baril et N. Duchesne (2011). *La transphobie en milieu scolaire au Québec*. Université du Québec à Montréal.
- Cloutier, A. (2018). *Vers un matérialisme trans: conceptualiser ce que vivent les personnes trans*. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal. <https://archipel.uqam.ca/11307/>
- Cooper, C. R. (2011). *Bridging multiple worlds: Cultures, identities, and pathways to college*. Oxford : Oxford University Press.

- Deschenaux, J., G. Pagé, C. Piazzesi, M. Pirotte et Fédération du Québec pour le planning des naissances (2018). *Promouvoir des programmes d'éducation à la sexualité positive, inclusive et émancipatrice*. Service aux collectivités de l'Université du Québec à Montréal et Fédération du Québec pour le planning des naissances.
- Férréol, G., P. Cauche, J.-M., Duprez, N. Gadrey et M. Simon (2011a). Attitudes. In G. Férréol, P. Cauche, J.-M., Duprez, N. Gadrey et M. Simon (dir.), *Dictionnaire de sociologie* (4^e éd.) (p. 18-20). Paris : Armand Collin.
- Férréol, G., P. Cauche, J.-M., Duprez, N. Gadrey et M. Simon. (2011b). Représentations sociales. In G. Férréol, P. Cauche, J.-M., Duprez, N. Gadrey et M. Simon (dir.), *Dictionnaire de sociologie* (4^e éd.) (p. 258-266). Paris : Armand Collin.
- Fine, C. (2011), *Delusions of gender: How our minds, society and neurosexism create difference*. New York : WW Norton.
- Gaudreault, M. M., S.-K. Normandeau (collab. H. Jean-Venturoli et J. St-Amour) (2018). *Caractéristiques de la population étudiante collégiale : valeurs, besoins, intérêts, occupations, aspirations, choix de carrière. Données provenant du Sondage provincial sur les étudiants des cégeps (SPEC) administré aux étudiants nouvellement admis aux études collégiales à l'automne 2016*. ÉCOBES – Recherche et transfert, Cégep de Jonquière.
- Goyette, M. (2010). Dynamiques relationnelles des transitions à la vie adulte. Complémentarité entre réseaux, soutiens et supports. *Redes. Revista Hispana para el Análisis de Redes Sociales*, 18 (4), 83-106.
- Guillaumin, C. (1992). *Le corps construit. Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*. Paris : Côté-femmes.
- James, S. E., J. L. Herman, S. Rankin, M. Keisling, L. Mottet, et M. Anafi (2016). *The Report of the 2015 U.S. Transgender Survey*. National Center for Transgender Equality.
- Kates, J., U. Ranji, A. Beamesderfer, A. Salganicoff et L. Dawson (2018), *Health and access to care and coverage for lesbian, gay, bisexual, and transgender individuals in the U.S.* Kaiser Family Foundation.
- Lavoie, K. et G. Richard (2021). Repenser les identités, la famille et la conjugalité : et si on s'inspirait des forces des communautés LGBTQI? *Intervention*, (153), 101-114.
- Lebreton, C. (2017). *Adolescences lesbiennes : de l'invisibilité à la reconnaissance*. Montréal : Éditions du remue-ménage.
- Liddle, B. J., D. A. Luzzo, A. L. Hauenstein et K. Schuck (2004). Construction and validation of the lesbian, gay, bisexual, and transgendered climate inventory. *Journal of Career Assessment*, 12 (1), 33-50. <http://doi.org/10.1177/1069072703257722>

- Maher, M. J., K. Landini, D. M. Emano, A. M. Knight, G. D. Lantz, M. Parrie, S. Pichler et L. M. Sever (2009). Hirschfeld to Hooker to Herek to high schools: A study of the history and development of GLBT empirical research, institutional policies, and the relationship between the two. *Journal of Homosexuality*, 56 (7), 921-958. <http://doi.org/10.1080/00918360903187861>
- Navarro, J., F. Johnstone, J. Temple Newhook, M. Smith, J. W. Skelton, K. S. L. Prempeh, C. Lopez, A. Scheim et G. Bauer (2021). *Rapport – Santé et bien-être chez les jeunes trans et non binaires*. Trans PULSE Canada.
- Paillé, P. et A. Mucchielli (2009). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (3^e éd.). Paris : Armand Colin, p. 231-314.
- Peter, T., C. P. Campbell et C. Taylor (2021a). *Still in every class in every school: Final report on the second climate survey on homophobia, biphobia, and transphobia in Canadian schools*. Egale Canada Human Rights Trust.
- Peter, T., C. P. Campbell et C. Taylor (2021b). *Encore dans chaque classe de chaque école : dernier rapport sur la deuxième enquête nationale portant sur l'homophobie, la biphobie et la transphobie dans les écoles au Canada. Points clés à retenir*. Fonds Egale Canada pour les droits de la personne.
- Richard, G. (2015). Taire ou exposer la diversité sexuelle? Impacts des normes de genre et de l'hétéronormativité sur les pratiques enseignantes. *Genre, sexualité et société*, 13, 1-17. <http://doi.org/10.4000/gss.3365>
- Richard, G. (2018). Perspectives théoriques pour une définition des études sur le genre, les sexualités et les normativités. *Revue Jeunes et Société*, 3 (1), 4-20. <http://doi.org/10.7202/1075766ar>
- Richard, G. (2019). *Hétéro, l'école? Plaidoyer pour une éducation antioppressive à la sexualité*, Montréal : Éditions du remue-ménage.
- Serano, J. (2007). *Whipping Girl: A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity*. Berkeley : Seal Press.
- Serano, J. (2013). *Excluded: Making feminist and queer movements more inclusive*. Berkeley : Seal Press.
- Vallerand, O., K. Lavoie, G. Richard, A. Charbonneau, M. Rolland-Déry, M.-P. Petit et M. Houzeau (2019). Témoigner plutôt que débattre : les interventions en milieu scolaire du GRIS-Montréal. *Genre Éducation Formation*, 3, 99-112.
- Vallerand, O., K. Lavoie, O. Lépine, J. Plante-Hébert, M.-È. Baron, E. Corriveau-Branchaud, S. Lajeunesse, A. Charbonneau et M. Houzeau (2021). Démystifier les identités de genre par le témoignage, entre sensibilité éthique et défis méthodologiques : une intervention à renouveler au GRIS-Montréal. *Nouvelles pratiques sociales*, 32 (2), 270-279. <http://doi.org/10.7202/1085524ar>

- Villatte, A., D. Marcotte et J. Marcotte (2019). La construction identitaire et l'adaptation psychosociale de jeunes adultes émergents universitaires de la diversité sexuelle. *In* J. Marcotte, F. Nadeau, M. Turcotte et A. Vaillancourt (dir.). *Les paradoxes de la transition à la vie adulte. Perspectives croisées* (p. 179-192). Québec : Presses de l'Université Laval.
- Villatte, A., J. Marcotte, A. Aimé et D. Marcotte (2017). Construction identitaire, intimidation homophobe et soutien familial perçu d'adultes émergents lesbiennes, gais, bissexuelles ou bissexuels au Québec. *Revue Jeunes et Société*, 2 (2), 116-140.